

Le 15 janvier 2013

Dans ma ville de Maebashi, distante de 250 kilomètres de la centrale nucléaire de Fukushima, se trouve le “Magasin Fukushima”, géré par la ville pour venir en aide aux réfugiés. Cent cinquante mille personnes ont fui les villes et les villages voisins de la centrale pour se réfugier dans d'autres villes, et deux mille d'entre elles logent à présent dans mon district de Gunma. Ce magasin vend des produits de Fukushima et entend être un lieu de rencontre pour ces réfugiés. Cependant, ces derniers temps, le nombre de visiteurs a baissé, ce qui peut signifier que les gens ont commencé à se désintéresser de la catastrophe.



J'ai dessiné des produits commercialisés en provenance de Fukushima. Ces images ont été agrandies et affichées à l'entrée du magasin.

Parfois je m'y rends et j'achète diverses choses. Le 12 janvier encore, j' y suis allé et j'ai lu des journaux édités à Fukushima. Dans l'un d'entre eux, j'ai trouvé un article intéressant, que je traduis ci-dessous.

Un adieu au travail dans les centrales

Ookawa Kazuo, 57 ans, logeant actuellement dans le district de Saïtama

“Le lieu de travail qui a été le mien pendant plus de vingt ans, quand j'étais ouvrier dans l'industrie atomique, est à présent dans un état lamentable. Le 6 avril, moins d'un mois après l'accident, je suis entré dans la centrale nucléaire n° 1 de Fukushima. L'aspect des lieux m'a choqué : squelettes d'enceintes de réacteurs explosées par l'hydrogène, ferrailles à nu et blocs de béton éparpillés partout sur le terrain. Avec quelle facilité ces enceintes, apparemment solides, ont été fracassées!”

J'ai travaillé là pendant quatre jours.

“Quand s'est produit le tremblement de terre, j'étais chez moi, à trois kilomètres de la centrale. Ma maison a été fortement ébranlée et des meubles sont tombés. J'ai appris par la radio urbaine qu'il y avait eu des fuites de substances nucléaires, si bien qu'avec ma femme nous nous sommes réfugiés dans la ville voisine, Kawamata, puis plus tard à Saïtama et enfin, en mars 2011, dans la ville de Kazo. A présent, nous logeons dans le bâtiment du collège de Kisaï.

“Peu de temps après, j'ai reçu un coup de fil de mon ancien chef d'une compagnie qui fournit de la main-d'oeuvre aux centrales. Il m'a proposé une embauche pour des réparations dans la centrale n° 1. Du fait que, par le passé, il s'était bien occupé de moi, j'ai accepté sa proposition, mais dans le même temps je me suis rendu compte que j'allais risquer ma vie.

“J'ai travaillé quatre jours dans le bâtiment voisin de l'enceinte du réacteur n°4, soufflé par l'explosion. Il était rempli de l'eau qu'on avait utilisée pour refroidir le réacteur et les combustibles nucléaires. Mon travail consistait à faire des trous dans le plafond pour que la vapeur émise par cette eau brûlante puisse s'échapper.

“Sur le toit de l'enceinte du réacteur étaient éparpillés des fragments de mur. Le responsable de l'équipe de travail nous avait ordonné de ne pas nous en approcher en raison de leur forte radioactivité, mais pour mon travail, je devais parfois passer à côté et alors mon dosimètre m'alertait en émettant des bip, bip, bip sonores.

“J’étais vêtu de deux combinaisons protectrices et mon visage était couvert d’un masque. Je me sentais en sueur et pas seulement à cause de la chaleur. Le travail n’a pas duré longtemps, en fait seulement deux heures, mais je voulais cesser de travailler le plus tôt possible, car je ne voulais pas recevoir une dose massive de radiations. C’était comme si j’avais porté une bombe.

“Mon salaire journalier était de vingt mille yens (deux cents euros), soit cinq mille yens de plus que le salaire normal. J’avais pensé gagner davantage, mais la paie était moins élevée que je l’avais supposé. Pendant ces quatre jours, j’ai reçu seize millisieverts. La quantité maximum de radioactivité tolérée pour le commun des mortels est d’un millisievert par an et, pour les travailleurs de la centrale, elle est de cinquante millisieverts par an, vous pouvez donc imaginer quelle était la radioactivité du lieu dans lequel j’ai travaillé.”

Je croyais que les centrales atomiques étaient sûres

“Je suis né dans la ville de Namie, voisine de la centrale n° 1 de Fukushima, et je suis devenu charpentier dans le district de Saïtama. Par la suite, à l’invitation de quelqu’un que je connaissais, qui recrutait des ouvriers pour les centrales nucléaires, j’ai commencé à y travailler, pensant simplement qu’il serait intéressant de changer de secteur.

“Quand a lieu un des examens périodiques de réacteur, on a besoin de beaucoup de main-d’oeuvre. En de telles occasions, je travaillais comme charpentier, faisant des supports de bois pour climatiseurs. Je ne travaillais pas seulement à Fukushima, mais aussi dans la centrale de Onagawa, du district de Mijaghi, dans celle de Kashiwasaki-Kariwa, du district de Niigata, ou celle de Hamaoka, du district de Shizuoka.

“De tous les divers travaux en centrale, le plus dangereux était le nettoyage du réservoir pour combustibles nucléaires. Là, la radioactivité était intense. Si un ouvrier y était tombé, s’en serait fini de lui. Aussi, rien qu’à voir des hommes travailler auprès du réservoir me remplissait de crainte.”



Photo extraite du blog. Très bien traité par TEPCO, cet homme a visité la centrale de Kashiwazaki-Kariwa, dans le district de Niigata, le 15 novembre 1999. Ce réservoir pour combustibles nucléaires est placé tout à côté du coeur du réacteur. L'engin peint en vert est un élévateur. Pourquoi ces visiteurs ne se sont-ils pas protégés par des combinaisons et des masques? N'y a-t-il pas de radiations quand le réservoir est plein d'eau?

“Au total, mon exposition journalière aux radiations se montait à 0,25 millisieverts, même lorsque je travaillais dans un lieu dangereux avec combinaison protectrice et masque. En regardant les murs épais qui interceptent les radiations du réacteur, je croyais que les centrales atomiques étaient sûres.”

Adieu aux centrales

“Je vis dans un centre pour réfugiés, dans une salle de classe de l'école depuis déjà deux ans. Auparavant plus d'un millier de personnes logeaient ici, or il n'en reste à présent que cent cinquante. J'aide les vieilles gens. L'automne dernier, le gouvernement a cessé la distribution de nourriture gratuite, et avec des parlementaires j'ai bataillé contre cette décision. Je reçois une indemnité de TEPCO mais mon avenir est incertain. Je veux travailler, mais les compagnies n'apprécient pas les gens en centres de réfugiés, et comme je n'ai pas de travail, je n'ai pas le courage de quitter le

centre. C'est un cercle vicieux.

“Je me rappelle mes jours d'ouvrier dans les centrales. J'ai de la reconnaissance envers les compagnies d'électricité pour le salaire qu'elles m'ont versé, mais après avoir vu le terrible accident de Fukushima, je ne veux plus y travailler.” (*Fin*)

Commentaire: Dose d'exposition aux radiations des travailleurs

Le gouvernement avait décidé que la dose limite d'exposition aux radiations en situation normale serait “*par an, de 50 millisieverts et en cinq ans au total de 100 millisieverts*”, et en situation d'urgence de 100 millisieverts par an.

Après l'accident de Fukushima, la radioactivité a été si forte, que le gouvernement a porté la limite à 250 millisieverts, mais par la suite, en décembre 2011, il l'a remise au niveau antérieur

Plus les ouvriers ont d'ancienneté, plus ils cumulent les taux d'exposition et donc beaucoup d'entre eux doivent abandonner leur travail. L'an dernier, on a révélé la fraude de certains qui recouvraient leur dosimètre d'une feuille de plomb pour minimiser leur exposition. Ils craignaient davantage une immédiate perte d'emploi qu'une future probable maladie.

On aura besoin de davantage de travailleurs pour démonter quatre réacteurs à Fukushima et aussi certains autres que le gouvernement n'autorisera pas à redémarrer en raison du danger que présente leur situation sur des failles. Si, le moment venu, les compagnies d'électricité ne trouvent pas suffisamment de main-d'oeuvre*, cela posera un grave problème.

*Pour un réacteur, il faut compter 3 000 postes de travail.

(Paru dans le journal *Fukushima Minpoo*, le 5 janvier 2013)

HORI JASUO – Traduction PAUL SIGNORET

Le 27 janvier 2013

Fin décembre, j'ai découvert que la Compagnie Ferroviaire du Japon Oriental proposait un "billet Offre Spéciale" en janvier permettant de voyager de manière illimitée dans cette région au prix de 15 000 yens (150 €). Profitant de cette occasion, j'ai voyagé du 21 au 24 janvier dans le Japon septentrional pour voir dans quel état se trouvaient les villes endommagées.

Le 21 janvier, je suis arrivé dans la ville de Hachinobé dans le district de Aomori. Selon l'*Atlas pour aider au redressement des villes endommagées par le tsunami*, cette ville est la plus septentrionale des villes touchées. Selon cet *Atlas*, seules ont été inondées les zones très proches du littoral – essentiellement des ports et des usines – mais les autres zones n'ont pas été touchées; la ville a donc ensuite fonctionné normalement et nulle part n'étaient visibles des traces de dégâts.

Le 22, je me suis dirigé vers le sud et j'ai visité la petite ville de Tanéïchi dans le district de Iwaté. Selon cet *Atlas*, cette ville aurait été très inondée, mais en réalité la digue anti-tsunami de 10 mètres a protégé le quartier résidentiel. L'information n'est donc pas exacte. Entre la mer et la digue, il y avait un petit port et d'autres installations de pêche et de tourisme qui ont été gravement endommagées, mais à l'heure actuelle le port fonctionne de nouveau et le restaurant du centre touristique accueille la clientèle à l'extérieur de la digue, dans une construction provisoire.

Sur le mur de ce restaurant, on montre de photos des dommages, dont une que je vous montre ici.



L'après-midi, j'ai continué mon voyage vers le sud et j'ai atteint la ville de Kuji dans le district d'Iwaté. Selon l'*Atlas*, cette ville aussi aurait été très inondée mais l'information n'est pas exacte. Cette carte a été rédigée dans l'urgence et éditée peut-être deux mois après la catastrophe, et c'est pourquoi des informations inexactes s'y sont mêlées, néanmoins il faut apprécier à sa juste valeur le travail de l'éditeur. Ce livre m'a beaucoup aidé ainsi que certainement d'autres personnes qui sont allées en hâte vers la région de Toohoku pour aider à son redressement.

Dans le voisinage de la gare ferroviaire de Kuji, se trouvait un aquarium qui était sous terre, dans la Base littorale de stockage de pétrole, mais cette installation a été détruite en même temps que l'aquarium ; on a donc maintenant ouvert un petit aquarium dans la ville. On y montre une tortue et une limule qui ont survécu au tsunami. On les avait retrouvées parmi les décombres.

Dans la gare, il y avait une petite boutique où une vieille dame vend de la nourriture. Pour soutenir les sinistrés, les touristes doivent dépenser généreusement leur argent, j'ai donc acheté un rouleau de sushi et je lui ai parlé.

Elle a avoué qu'elle est la vedette du programme télévisuel matinal *La Petite Ama* qui commencera en avril. Kuji est très connue pour être la ville *ama* la plus septentrionale (une *ama* est une pêcheuse sous-marine qui attrape les oursins et les coquillages). Quand elle était jeune, elle vendait de la nourriture dans le train entre Kuji et Miyako, elle a donc beaucoup d'amis et connaissances sur cette ligne – mais à cause du tsunami, elle en a perdu beaucoup, et ceci est une grande douleur pour elle. La profession de *ama* n'est pas facile et les jeunes filles ne veulent pas reprendre le métier de leur mère. Mais sa fille, qui travaillait à Tokyo, est revenue à Kuji et a décidé de devenir *ama*. Je suppose que l'émission va parler d'elle et de sa fille.

Le 23, j'ai continué vers le sud par la ligne ferroviaire de Sanriku qui avait été tellement endommagée que pendant longtemps elle n'a pas fonctionné – même maintenant nous avons dû prendre le bus sur la partie entre Kuji et Miyako. J'ai visité la ville de Noda. Elle était protégée par une digue anti-tsunami de 8 mètres de haut, mais les vagues l'avaient facilement franchie et la moitié de la partie centrale du village avait été détruite. La mairie est restée, mais entre elle et le littoral, il ne reste presque plus aucun bâtiment. Le sol était recouvert de neige. Si nous ignorions tout de la catastrophe, le paysage nous apparaîtrait comme une simple étendue herbeuse. Mais comme je sais que cet endroit était grouillant de vie, je ne peux le regarder d'un oeil serein. Voici une photo prise tout de suite après le tsunami :



Mon voyage continue vers le sud jusqu'à la ville de Taroo que j'avais déjà visitée en décembre. Un mois n'y a rien changé ; les mêmes étendues sans maisons, couvertes de neige. Sur la route nationale 45 se suivaient sans interruption les camions, mais dans la ville aucune présence humaine ou lumière n'était visible à l'exception d'une boutique provisoire. Je l'ai visitée et j'y ai acheté quelques denrées comme je l'avais fait en décembre dernier. La vendeuse m'a dit : *“Ma maison était ici. Heureusement, personne de ma famille n'est mort et j'habite maintenant chez mon fils dont la maison se trouve sur une hauteur. La digue anti-tsunami de Taroo est la plus grande non seulement de tout le Japon mais peut-être de toute l'Asie, beaucoup d'ingénieurs et de politiciens étaient venus ici étudier le problème. Beaucoup d'habitants en étaient fiers et croyaient qu'ils étaient en totale sécurité sous la protection de cette digue, mais cette croyance a été fatale à certains : ils observaient l'approche du tsunami depuis la digue et quand ils ont essayé de se sauver, il était déjà trop tard.”*



À gauche on voit la mairie de Taroo

En 1933, un grand tsunami avait attaqué Taroo ; 500 des 559 maisons avaient été détruites et 911 des 2 773 habitants y avaient perdu la vie. Le village manquait d'espace pour y réinstaller les habitants, on a donc décidé de construire une grande digue. En 1958 les travaux s'achevaient et apparut une très grande digue anti-tsunami de 1 350 mètres de longueur et haute de 10 mètres au-dessus du niveau de la mer ; plus tard, on a même ajouté des digues et enfin tout a été fini en 1966. Dès lors se dressa comme un rempart une digue de 2433 mètres de longueur en forme de X.

Lors du Tsunami Chilien, en 1960, la digue avait parfaitement protégé le village, mais cette fois-ci le tsunami a détruit la digue extérieure en un instant et les vagues deux fois plus hautes que la digue sont facilement entrées dans le village, ont fait tourbillonner les maisons et tué 200 des 4 434 habitants. La municipalité ou l'État projettent de remonter le niveau du sol de 2 mètres, mais plus de 80% des habitants veulent déménager sur un lieu plus élevé.

Le crépuscule est tombé et je suis revenu vers la gare et suis monté sur le quai. De là je voyais beaucoup de petites lumières. Avant, il y avait peut-être 200 maisons devant la gare et il n'y faisait pas aussi sombre, mais maintenant ces maisons ont disparu et l'obscurité règne sur le lieu. Pour cette raison on a placé ces

petites lumières fonctionnant à l'énergie solaire. Mais j'ai eu l'impression que c'était l'esprit des disparus qui planait ici.

Le 24, j'avais pour projet de rester un peu de temps dans la ville de Miyako, mais comme il n'y avait que le train de 9h30 pour revenir à la capitale Morioka, je l'ai donc attrapé et je suis revenu par le train rapide *Shinkansen*, après une promenade de quatre heures dans la ville.

Dans l'*Atlas*, la région de Toohoku était divisée en 32 parties, en comptant les deux parties que l'on ne peut pas visiter à cause de la radioactivité. J'ai déjà visité 24 de ces 32 parties. Lors de ces voyages, j'ai remarqué qu'il y a de grandes différences entre les villes et villages ; certaines agglomérations n'ont pas été trop sévèrement touchées grâce à leur digue ou à leur situation géographique, mais d'autres comme par exemple Kesenuma, Rikuzen-Takada kaj Ootsutchi ont été si largement et si complètement détruites que leur reconstruction sera très difficile. Et il y a aussi certainement de grandes différences entre les familles. Ceux qui ont perdu des membres de leur famille, leur lieu de travail et leur maison ont de grandes difficultés et il leur sera très difficile de s'en remettre.

Il n'est pas en mon pouvoir de les aider. Ce que je peux faire est de ne pas oublier leurs souffrances et toujours de me tenir à leurs côtés. Au printemps, je veux me rendre dans les six villes que je n'ai pas encore visitées. Je pense que ceci aussi est mon devoir.

Hori Jasuo - Tradukis Robin Beto

Le 10 février 2013

Aujourd'hui je traiterai de diverses affaires qui ont eu lieu dans mon voisinage.

Quantité de radioactivité dans ma ville et dans Fukushima

Le district de Gunma dans lequel j'habite est voisin de celui de Fukushima. La distance séparant la centrale nucléaire de Fukushima et la ville de Gunma est de deux cents kilomètres, mais lors des explosions, le vent soufflait de la centrale vers mon district, et par suite ce dernier a été pollué de façon relativement grande. Si bien que la souffrance des gens de Fukushima n'est pas celle d'autres gens, mais la nôtre.

Une organisation d'enseignants retraités a commencé à mesurer la radioactivité en divers points de notre district. Dans ma ville, la première mesure a été faite le 28 janvier. Nous étions cinq enseignants à la retraite, nous nous sommes rendus en plusieurs endroits et avons relevé les taux avec un dosimètre que l'un d'entre nous avait acheté au prix de cent mille yens (soit mille euros). C'est un appareil japonais de bonne qualité.



Et voici les résultats :

Lieux	5 cm	50 cm	1 m
1. ville de Shibukawa, champ	0,05 μ Sv/h	0,073	0,075
2. ville de Maebashi, champ	0,036	0,039	0,042
3. déversoir dans le même champ	0,254	-	-

La loi stipule qu'un milli-sievert par an (soit 0,114 μ Sv/h – micro-sievert par heure) est la quantité maximum de radiation à laquelle les gens peuvent être exposés sans grand risque pour leur santé dans le futur, et que tout lieu pollué à plus de 0,23 μ Sv/h doit être décontaminé. Donc, lorsque nous avons trouvé 0,254 μ Sv/h dans le déversoir, nous avons été assez terrifiés. Cet endroit est si pollué qu'il devrait être nettoyé.

Selon le rapport officiel, la quantité de radioactivité mesurée à un mètre au-dessus du sol, dans le district de Fukushima et dans les districts voisins est la suivante:

Fukushima: 0,65

Miyaghi: 0,059

Ibaraki: 0,085

Totshighi: 0,086

Gunma: 0,091

Selon le rapport du district de Fukushima, l'intensité de la radioactivité dans les villes principales de ce district était la suivante (le 6 février, à 17 heures) :

Fukushima: 0,46 $\mu\text{Sv/h}$

Kooriyama: 0,46

Nihonmatsu: 0,34

Minami-Sooma: 0,30

Iwaki: 0,09

Aidu-Wakamatsu: 0,07

Quel est le degré d'intensité de la radioactivité dans la ville d'Ookuma où est située la centrale n° 1 de Fukushima et dont les habitants ont été évacués par le gouvernement ? La radioactivité y est mesurée en 15 points. Voici les chiffres (en micro-sieverts /heure) du 6 février :

A: 3,83, B: 7,60, C: 2,03, D: 0,76, E: 2,06,

F: 7,34, G: 3,00, H: 19,82, I: 4,52, J: 0,83,

K: 2,54, L: 14,89, M: 11,66, N:3,37, O: 4,47

Vous pouvez facilement constater que le district de Fukushima est beaucoup plus pollué que les autres, si bien que selon la loi il devrait être interdit, or plus d'un million d'habitants continuent à y vivre.

Articles dont je suis l'auteur et qui ont paru dans des journaux

Dans l'organe “*La Revuo Orienta*” de l'Institut Japonais d'espéranto, se trouve une rubrique rendant compte des articles espérantistes parus dans la presse. Ces derniers temps, les rédacteurs déploraient le petit nombre de tels articles publiés et j'en ai donc envoyé deux, à deux quotidiens. Tous deux ont été publiés. En voici un résumé :

Je soutiens Fukushima en m'abonnant au journal Fukushima-Minpoo

Ces derniers temps, la presse nationale manque de bons articles au sujet de la catastrophe, c'est pourquoi je me suis abonné à un journal local de Fukushima, “*Fukuŝima-Minpoo*”. Je suis très satisfait d'y trouver divers articles traitant de la vie des habitants et des efforts de redressement. Voici un petit poème que j'ai écrit. Je continuerai à soutenir Fukushima, que je porte dans mon coeur.

Ne faites pas ce qui ne doit pas l'être,
N'oubliez pas Fukushima,
Les gens de Fukushima appartiennent à ma famille.*

*Devise des habitants de Aidu, dans le district de Fukushima.

(publié le 5 février 2013, par *Fukushima-Minpoo*, journal local de Fukushima)

Rendez visite au magasin Fukushima

Dans la rue centrale de la ville de Maebashi se trouve le “*Magasin Fukushima*”, que la municipalité a ouvert pour soutenir le redressement de Fukushima. Je porte un grand intérêt à la catastrophe, j'ai déjà visité la région sinistrée à plus de dix reprises et je diffuse régulièrement dans le monde entier des rapports sur cette région.

Je me rends fréquemment dans ce magasin et j'y achète des productions du district de Fukushima. Il est très important de ne pas oublier Fukushima, donc rendons visite à ce magasin.

(paru le 6 février 2013, dans le journal local *Joomoo*)

Et aujourd'hui, 10 février, paraît un article sur mon livre en langue japonaise “*Essais écrits en espéranto par un globe-trotteur, M. Hori*”. La semaine dernière,

j'ai téléphoné à un journaliste qui est venu m'interviewer. Voici un résumé de son papier :

Essais sur des voyages dans la région sinistrée

M. Hori, qui s'emploie à faire connaître l'espéranto, a édité un livre consistant essentiellement en des essais sur les voyages qu'il a faits dans la région sinistrée. Depuis mars 2011, il rédige, sur la catastrophe, des rapports qu'il diffuse régulièrement dans le monde entier. Il dit qu'il se tient sans cesse aux côtés des sinistrés et qu'il veut rendre compte de leurs efforts auprès du plus grand nombre possible de gens.



D'autres essais ont pour thèmes ses voyages au Viêt Nam et au Népal, ses rapports d'amitié avec ses étudiants et ses échanges de messages avec une élève.

(paru le 10 février 2013, dans le journal *Joomoo*)

HORI JASUO – Traduction PAUL SIGNORET

Le 14 février 2013

Une dame que je connaissais est morte la semaine dernière dans la maison de retraite où se trouve également ma tante. Quand je rendais visite à ma tante, il m'arrivait souvent de chanter avec cette dame en karaoké, et lorsqu'elle fut hospitalisée, je lui ai rendu visite presque chaque jour pour chanter avec elle; c'est pourquoi sa fille m'a invité à venir chez elle, quand l'enbaumeuse l'a parée. Sa fille pleurait, cependant elle pouvait se résigner à cette disparition, car la mort d'une mère est dans l'ordre des choses, alors qu'au cours du tsunami tant d'enfants ont péri avant leurs parents.

Les défunts, auxquels leur famille a pu rendre les derniers hommages, sont plus heureux que ceux qui, après le tsunami, n'ont toujours pas été retrouvés. Combien tristes sont ces 2700 disparus et combien tristes les leurs encore en vie! Aujourd'hui je vous entretiendrai des efforts faits pour retrouver ces disparus.

La ville de Sooma, du district de Fukushima

Le 18 janvier, 40 policiers ont recherché le long du rivage 27 disparus de la ville, mais ils n'en ont retrouvé aucun.

(D'après le journal *Fukushima-Minpoo*, du 20 janvier 2013)

La ville de Namie, du district de Fukushima

Le 7 février, 390 policiers dont 34 élèves de l'école de police ont cherché 211 disparus, le long du rivage du port de pêche de Ukedo, dans la ville de Namie. Ce port de pêche est situé à sept kilomètres au nord de la centrale nucléaire n°1 de Fukushima. Les policiers revêtus de combinaisons blanches ont fouillé parmi les blocs de béton et les moellons de la digue. Trois d'entre les élèves ont décidé de devenir policiers après la catastrophe. M. Sanpei Masahito, âgé de vingt-cinq ans, ex-aide-soignant dans une maison de retraite, M. Shida Kyoosuké, âgé de trente ans, ex-employé dans une entreprise de

construction et M. Kokubu Maki, âgé de vingt-cinq ans, ex-commerçant de



Tokio, disent tous trois: “*Je chercherai les disparus avec ardeur*”, mais l'article du journal *Fukushima-Minpo* du 8 février ne dit rien des résultats.

La ville de Ishinomaki , du district de Miyagi



Le 5 février, la ville a commencé des recherches pour retrouver quatre écoliers disparus dans la rivière Fuji-gawa, qui coule devant l'école élémentaire de Ookawa. Dans cette école sont morts quatre-vingts enfants et enseignants, et quatre d'entre eux n'ont pas encore été retrouvés. On a pompé l'eau sur deux kilomètres en aval de l'école. Aujourd'hui sept bulldozers ont creusé le fond de la rivière et ont trouvé une automobile.

(Paru dans le journal *Mainitshi*, le 5 février 2013)

Le quartier Yuriaghé, dans la ville de Natori, district de Miyagi

Dans ce quartier, plus de 700 personnes ont péri et à ce jour 41 n'ont pas été retrouvées. Le 9 février, 100 volontaires ont fait des recherches le long du rivage. M. Ueno Takayuki, 40 ans, de la ville de Minami-Sooma, district de Fukushima, a lui-même perdu deux membres de sa famille: son fils de trois ans et un autre parent qui n'ont pas été retrouvés. Il était pompier et après la catastrophe il a cherché tout seul ses disparus. A ce moment-là, il s'est senti abandonné, car en raison de l'accident nucléaire ni policiers ni secouristes ne sont venus dans son quartier. Voyant cela ses amis l'ont aidé et ont mis sur pied une “Troupe pour la restauration de la plage”. Chaque week-end, ils font des recherches. Lui dit :

“Bien sûr, je veux retrouver les miens le plus tôt possible, mais ce ne sont pas eux seulement que je veux retrouver mais aussi les autres, et que les miens fassent partie des retrouvés.”

(Paru dans le journal *Mainitshi*, le 9 février 2013)

Haïkus et tankas composés par des habitants de Fukuïma

*Le retour chez moi
n'était ni pour l'an dernier
ni pour cette année.*

M. Sughimoto Hideo, ex-habitant de la ville de Ookuma

*Comme un témoignage
d'une vie catastrophique
mon journal intime*

M. Sékiné Kunihiro, habitant la ville de Sukagawa

*Un an de séquestre
dans un logis de fortune
jusqu'à Saint-Sylvestre*

M. Shishido Masatoshi, habitant la ville de Fukushima

*Il m'a dépouillé
cet accident nucléaire
de mon beau café
maintenant j'écris “chômeur”
dans la case profession.*

M. Morioka Kazuyuki, habitant à présent la ville de Itshihara, district de
Ciba

*Regardant en haut
je revois mon chez moi volé,
au ciel étoilé*

Mme Ikari Keyko, ex-habitante de la ville de Tomioka

Les amis abondent

*dans ce nouveau lieu de vie
où j'ai eu refuge.*

M. Shinagawa Wataru, habitant la ville de Shirakawa

*Étant sans métier
n'ayant rien à espérer
ni rien à attendre,
Je vis provisoirement
depuis déjà bien deux ans.*

Mme Shiraishi Satoko, habitant la ville de Tamura

*Revenir chez moi
je le veux mais ne le puis.
Quelle catastrophe!
À présent j'ai pour logis
le plus primitif pâtis.*

M. Yoshida Masao, ex-habitant de la ville de Tomioka

*Que l'espoir renaisse!
Que l'avenir apparaisse!
disent d'une seule voix
en un choeur protestataire
les réfugiés nucléaires.*

Mme Suzuki Shizuko, ex-habitante de la ville de Namie

*Ma maison se dresse
seule dans un pré.
Qui donc attend-elle?
Des rats en ribambelle.*

M. Ootake Toshio, ex- habitant de la ville de Namie

HORI JASUO – Traduction PAUL SIGNORET

Le 19 février 2013

J'ai déjà mentionné que je m'étais abonné à *Fukushima-Minpoo*, journal local du district de Fukushima. On y trouve la rubrique "Pensées d'habitants de Fukushima". Je me propose aujourd'hui de traduire quelques-unes de ces "Pensées".

Mon attachement à ma plus chère amie

Kamata Momoko, écolière de douze ans, habitant la ville de Sooma



Mon amie la plus chère, Harada Mimi, est partie au ciel à l'âge de onze ans, le 11 mars 2011. Depuis que j'avais commencé à fréquenter le jardin d'enfants, j'avais toujours été avec elle. Je jouais avec elle et je faisais les commissions avec elle. Alors que je ne savais pas monter à bicyclette, elle m'a aidée. Mon père a acheté un vélo pour moi qui était du même genre que le sien. Le mien était bleu, le sien noir. Nous avons beaucoup d'affaires semblables.

Quand j'ai appris qu'elle était morte, j'ai été si choquée que je ne pouvais pas pleurer. Quand je suis revenue au refuge où je logeais provisoirement, une première larme est tombée, suivie d'une deuxième puis sont venues quantité d'autres. Je me suis précipitée aux toilettes et j'ai sangloté. Mais à présent je ne pleure plus. Si je pleure, Mimi sera sûrement triste. Au lieu de ça je vivrai. Pour Mimi, je vais vivre de toutes mes forces.

(le 10 février 2013)

Au "moi" d'alors

Ikari Ayuna, écolière de onze ans, qui habitait la ville de Ookuma

Le 11 mars 2011, je revenais chez moi. La terre s'est mise trembler très fort et tout se démolissait comme si le ciel était tombé. Chez moi c'était le chaos. Tout était renversé et rien ne fonctionnait, ni l'électricité, ni le gaz, ni le téléphone et pourtant, à ce moment-là, je n'imaginai absolument pas que pendant si longtemps je ne pourrais plus revenir à la maison.

Depuis, je ne peux plus rencontrer mes amis, ni apprendre le piano, ni

visiter la bibliothèque. J'ai déménagé et alors j'ai eu des désagréments mais il y a eu aussi beaucoup de gens serviables. Quand on fait des efforts les gens nous aident.

À ce “moi” d'alors, qui pleurait d'inquiétude, je conseille : *“Pleure autant que tu veux quand tu as des difficultés, mais ensuite ressaisis-toi pour pouvoir peu à peu avancer ; après les épreuves viendront à coup sûr les joies.*

Où que tu ailles, le souvenir des jours heureux t'accompagnera. L'attachement n'est pas seulement affaire de personnes. N'oublie jamais! Je crois que c'est la chose la plus importante.”

(le 1^{er} février 2013)

La signification des larmes

Hoshi Jui, écolière de quatorze ans, habitant la ville de Sukagawa

Ce jour-là a été, pour moi, un des jours les plus importants. Le matin, j'avais assisté à la cérémonie de la fin des cours du collège, si bien que j'étais remplie d'émotion et de joie. Ma famille avait prévu un repas de fête, le soir, en mon honneur, et nous étions, toute la maisonnée, dans la grande surface voisine. C'est alors qu'a eu lieu le grand tremblement de terre, le plus grand que j'aie jamais connu auparavant. Les marchandises tombaient des étagères. De toute part, des cris se faisaient entendre et des larmes coulaient.

Face à cette terreur sans précédent, mon père nous dit : *“Calmez-vous!”*, et ma mère ajouta : *“Nous sommes ensemble!”* Le tremblement durait, mais je me sentais rassurée car nous étions unis comme un seul roc.

Revenus à la maison, nous avons trouvé les pièces dans un chaos effrayant. Cependant les secousses continuaient, mais j'ai réussi à me ménager un espace pour provisoirement y vivre. Le soir on prépara un dîner tout simple. Quand nous avons été réunis autour de la table, mon père nous a dit : *“Prenons-nous tous en ronde par la main”*. Je n'ai pas bien compris ce que cela signifiait. Il ajouta : *“Je ne sais pas ce qui arrivera. Mais ensemble nous surmonterons toutes les difficultés.”* Nous avons tous approuvé de la tête. Il continua : *“Félicitations pour ta fin de cours, Jui!”* Après ce fut le tour de ma mère et de ma soeur. Des larmes de joie ont

coulé. Et j'ai pensé alors : *“C'est là pour moi le plus beau cadeau en ce jour mémorable”*.

(le 31 janvier 2013)

Ma vie après la catastrophe

Ootake Juna, écolière de sept ans, habitant la ville de Aïdu-Wakamatsu

Plus personne ne vit dans la ville où je suis née. Il y a beaucoup de radioactivité. Un grand tremblement de terre s'est produit le 11 mars 2011 et après les réacteurs ont explosé.

À ce moment-là, je me trouvais au jardin d'enfants. J'ai eu très peur en voyant les meubles tomber. Dans ma maison, les étagères avaient dégringolé et les assiettes s'étaient éparpillées, si bien qu'on n'a pas pu dormir chez nous et je suis allée loger chez ma cousine. Le jour d'après, on s'est réfugié dans l'école parce que la centrale nucléaire devenait dangereuse. On y est resté deux jours. On avait pas de quoi manger et j'ai eu juste une boule de riz pour toute la journée.

Après on s'est réfugié dans le district de Niigata, et ensuite on est allé à Aïdu-Wakamatsu, dans le district de Fukushima. Après la catastrophe je n'ai pas pu revenir à la maison. C'est une chose très triste pour moi. J'ai été séparée de mes amis que je rencontrais tous les jours sans pouvoir leur dire adieu.

Mais dans cette ville de Aïdu-Wakamatsu, maintenant j'ai beaucoup de nouveaux amis et je suis heureuse d'aller à l'école. Ici il neige beaucoup et donc j'en profite pour jouer dans la neige.

Des fois je me rappelle mon ancienne ville et mes anciens amis, mais maintenant je veux vivre bien avec de nouveaux amis, ici.

Je désire qu'un jour ma ville redevienne belle. Je veux y revenir le plus tôt possible.

(le 6 février 2013)

Tous les jours, je dis merci

Meiji Teruko, femme de 69 ans, qui auparavant logeait dans la ville de Namié

En un instant mon lieu de vie a été anéanti. Sans adieu, désespérés, nous nous sommes dispersés vers le nord ou vers le sud, et aujourd'hui nous poursuivons nos existences déracinées. Pendant tous ces jours, nous avons reçu l'aide de gens charitables.

Ce jour-là, il faisait très froid et il pleuvait. Nous avons passé la nuit dans la voiture avec notre chien, dans la rue. Une femme s'est approchée portant de la nourriture chaude. Un homme a mis à notre disposition une pièce dans l'un de ses appartements. Un étudiant occupant une chambre voisine de la nôtre et, qui retournait chez lui après la fin des cours, nous a laissé tous ses meubles. Quand nous avons emménagé dans cette pièce, une famille logeant à côté nous a fourni trois repas chauds chaque jour et nous a même autorisés à nous servir de leur salle de bain. Une autre femme, chaque jour, nous apportait un journal. Que d'encouragements reçus ! Nous en avons pleuré d'émotion et de gratitude.

Après avoir changé cinq fois de résidence, nous avons maintenant une maison avec un jardin et un champ, et nous commençons à mener une vie un peu normale. Jusqu'à présent nous vivons grâce au réseau d'aide d'inconnus bienveillants. Comme j'ai traversé des jours difficiles, à la rue et sans espoir, je me sens chaleureusement liée à ces gens-là.

Des amis de mon lieu d'origine se sont dispersés à Osaka, Miyagi ou Kanagawa. Ces jours-ci, un ami de 85 ans nous a rendu visite. Nous nous sommes embrassés avec émotion. Nous pensions ne plus jamais pouvoir nous revoir. Depuis, j'ai entrepris de me rendre à Yamagata, à Tshiba ou ailleurs, quand je le pouvais, pour y rencontrer mes anciens amis. Désormais, j'entretiens des rapports d'amitié avec mes amis d'antan de la ville de Namié ou avec mes nouveaux amis d'ici. "*Merci, grand merci!*" Je ne pourrai jamais assez les remercier.

(le 26 janvier 2013)

Une offre de mariage après 35 ans

Hashimoto Miwako, femme de 58 ans, habitant la ville de Iwaki

Quand tu m'as trouvé, ce jour-là, tu as fait mine de t'évanouir. “*Mon chéri, je suis ici !*” J'ai agité mes mains vers toi. J'étais remplie de joie. J'ai trouvé que tes yeux étaient humides et las.

Juste après l'attaque du tsunami, tu étais revenu à la maison et tu avais vu dans quel état incroyable elle était. Tu criais, tu priais que je sois en vie tout en me cherchant ici et là. Ayant appris que ta mère et moi étions vivantes, tu es accouru en hâte vers moi.

Un mois après la catastrophe, nous avons emménagé dans un appartement pour personnes âgées. Ce soir-là, tu t'es mis à pleurer d'abondance. C'était la première fois que je te voyais pleurer. Après la catastrophe tu ne t'étais jamais plaint, ni mis en colère à cause d'irrationalités, de désagréments et de difficultés, mais ce soir-là tu as pleuré, en remerciant les gens qui, sans rien demander et avec bonté, nous avaient reçus, nous qui n'avions plus rien que notre corps. Quand j'ai touché ta main, j'ai été émue. En me rappelant ce moment, souvent je regarde ton visage et toujours tu me demandes ce que je fais. Je me contente d'approuver de la tête en souriant.

Un an est passé, et à présent nous avons notre propre vie, toute simple. ! Un jour, tu as proposé m'acheter une bague. Il est vrai que ma bague était ancienne et n'allait plus très bien à mon doigt, pourtant je pensais qu'en ces temps difficiles il serait absurde d'en acheter une nouvelle, mais en me souvenant de ta sincérité et de tes larmes, ce soir-là, j'ai décidé d'accepter ton offre, comme si j'étais une jeunesse recevant un cadeau de son aimé.

En enfilant la bague sur mon doigt, tu m'as dit d'un ton contrit: “*S'il te plaît, continue à t'occuper de moi !*” Et moi j'ai répondu du tac au tac : “*Épouse-moi aussi quand nous serons dans l'autre monde !*” Tu as cherché tes mots et tu m'as répondu : “*Oui, bien sûr. Je te trouverai tout de suite. Mais ne te presse pas ! Je t'attendrai.*”. Voilà la proposition de mariage que j'ai faite, après trente cinq ans.

(le 25 janvier 2013)

Hori Jasuo – Traduction Paul Signoret

Le 25 février 2013

Je pars ce soir pour le Népal afin de participer à la Dixième Rencontre Internationale Himalaya. Depuis 1998 déjà, je prends part à cette rencontre. Le Népal est un pays ravissant et les espérantistes locaux me sont particulièrement chers, c'est pourquoi je ne saurais manquer ce rendez-vous.

N'ayant pas beaucoup de temps aujourd'hui pour écrire longuement et peu désireux, en prélude à mon voyage, de traiter de sujets attristants, je vais aborder des thèmes plus gais.

Le projet de faire fleurir 1600 sakuras¹

Le 21 janvier, le Comité du Projet Sakura a rendu public, dans la ville de Iwaki, district de Fukushima, un projet visant à planter 1600 pieds de sakuras sur cinquante kilomètres le long du rivage, depuis la ville de Iwaki, au sud, jusqu'à celle de Shintsi, au nord, dans le district de Fukushima, afin de faire de ces arbres les symboles de la renaissance de ce district après la catastrophe et l'accident nucléaire. La plantation a commencé le 26 janvier, à Shintsi et s'achèvera en mars.

Les espèces plantées sont 600 *somei-yoshino*, les plus populaires, 600 *yae-zakura*, à pétales nombreux et 400 *shidaré-zakura*, qui sont pleureurs. Dans dix ans ils seront en pleine floraison. Le comité va chercher dans tout le pays des gens prêts à donner 10 000 yens soit cent euros, pour devenir "propriétaires" de l'un de ces sakuras. Et il projette de poursuivre la plantation, non seulement sur le bord de mer, mais aussi en d'autres lieux et d'atteindre ainsi 20 000 arbres plantés dans les dix ans qui viennent. La directrice, Mme Nishimoto Yumiko, déclare : *"Nous voulons peindre notre lieu de vie aux couleurs du sakura, afin que tous les enfants qui ont dû le quitter y reviennent. Je veux qu'entre les gens grandisse une solidarité qui permettra à notre région de se tirer d'affaire"*.



¹ Le sakura, *prunus serrulata*, est appelé aussi cerisier du Japon. (NDT)

Site du comité: <http://www.happyroad.net>

Le 26 janvier, à Shintsi, 90 personnes ont planté 60 sakuras.

Le 27 janvier, à Hirono, 110 personnes ont planté 100 sakuras.

Le 3 février, à Minami-Sooma, 80 personnes ont planté 60 sakuras.

Le 9 février, à Sooma, 150 personnes ont planté 70 sakuras (Photo)



La promesse de construire un terrain de baseball

M. Tshiba Kiyohidé, âgé de 43 ans, qui possède la laiterie Myu, dans la ville de Kesenuma, district de Miyaghi, a perdu son épouse, deux filles, ses beaux-parents et un neveu au cours du tsunami. Avec son fils Eita, qui avait survécu, il a cherché les disparus pendant trois semaines et les a finalement trouvés dans des morgues. Il a perdu également sa maison, son bureau et dix camions, mais il n'a pas congédié ses employés. Un mois et demi plus tard, il a réussi à rouvrir son bureau et à présent il a un comptoir dans le marché provisoire de sa ville.

Pour se remettre de leurs angoisses, son fils et lui sont allés dans divers endroits. Un jour, ils ont visité le terrain de baseball de la ville de Morioka. Lui-même avait pratiqué ce sport dans sa jeunesse et son fils Eita l'aime beaucoup. M. Kiyohidé trouvait que son fils avait une mine épanouie quand il frappait la balle. Depuis lors ils ont souvent fréquenté les terrains de baseball.



Un jour son fils lui a dit: *“Tous les terrains de baseball sont trop éloignés. Tu devrais en construire un chez nous, à Kesennuma!”* Il l'avait approuvé d'un signe de tête. Quelques jours après, Eita lui demanda quand commencerait la construction. Il se rendit compte alors avec surprise, qu'Eila était sérieux. Cela le décida.

Le coût devrait dépasser cent millions de yens (un million d'euros). Il dit: *“Bien sûr beaucoup pensent que cette construction est impossible. Mais j'ai décidé de faire ce que je voulais faire. Il est du devoir de ma génération de donner du rêve et de l'espoir aux enfants de ma ville.”* Il décida donc d'y consacrer les profits réalisés sur la vente du “Yaouth buvable Espero”. Déjà se manifestaient des gens prêts à l'aider. *“À présent la construction d'un terrain de baseball n'est plus un rêve, elle est devenue un but. Je souhaite que ce terrain engendre des joueurs professionnels. Un homme ne peut pas grand-chose mais il peut construire un pont. Je veux courir en avant, droit au but.”*

*Sous la photo se trouve un message de Eita. “J'aime jouer au baseball. Pour trouver un terrain, il nous fallait une heure et demie de voiture. C'était bien trop loin, alors j'ai dit à mon père : “Fais un terrain à Kesennuma”, et il a promis, et sûrement il le fera.

(paru dans le journal *Akahata*, le 21 janvier 2013)

Hori Jasuo – Traduction Paul Signoret

Le 8 avril 2013

Un rat a provoqué un accident

Le 18 mars, à 18 heures 57, une panne survenue dans la centrale nucléaire n° 1 de Fukushima a privé d'électricité pendant environ trente heures neuf installations importantes, à savoir les réservoirs n° 1, 2, 3 pour combustibles nucléaires usés ainsi que six autres. Les combustibles nucléaires usés continuent à émettre d'énormes quantités de chaleur. Si on échoue à les refroidir, il est possible que des fuites de radioactivité se produisent. C'est un rat qui est à l'origine de cet accident.

Selon les explications fournies par TEPCO, la panne est survenue dans le tableau de distribution installé sur un emplacement provisoire après l'accident. C'est pourquoi les fils étaient recouverts d'un simple revêtement plastique. TEPCO indique qu'un rat est entré à l'intérieur de ce plastique. En hiver, en raison dit-on de la chaleur qui règne dans ces tableaux de distribution, des rats parfois s'y introduisent et endommagent les conducteurs. TEPCO a négligé d'apporter un remède, simple mais nécessaire, à la chose.

La compagnie TEPCO n'a pas donné immédiatement, aux districts et aux villes concernés, des informations sur ce grave accident. Elle a appris l'arrêt du système de refroidissement à 19 heures 45, mais ne l'a transmis que deux heures plus tard au district de Fukushima et trois heures plus tard aux journalistes. Beaucoup d'anciens habitants qui logent à présent loin de la centrale, craignent que ne se produise à nouveau un grave accident et ils hésitent ou renoncent à revenir dans leur ville.

Les animaux souvent posent problème. Il était arrivé auparavant, que des méduses se trouvent en grand nombre dans un petit canal amenant l'eau de mer nécessaire au refroidissement, provoquant ainsi l'arrêt des réacteurs. Un article de journal du 25 mars rapportait qu'un corbeau avait utilisé un cintre en métal pour construire son nid. Le cintre est tombé sur le catenaire d'une voie ferrée et a causé des arrêts ou des retards de trains. Un responsable de la compagnie ferroviaire dit qu'il est difficile de mettre en oeuvre des moyens de prévention. Des animaux, même tout petits, peuvent causer des catastrophes que les hommes ne peuvent que difficilement empêcher. C'est ce qui est arrivé dans la centrale nucléaire.

Le 5 avril, TEPCO a fait savoir que le système de refroidissement du réacteur n° 3 avait cessé de fonctionner à 14 heures 27. Le problème concernait de nouveau le tableau de distribution. Des gens étaient en train de le recouvrir d'un filet métallique pour le protéger des rats, et là soudain ce fut la panne. Indirectement mais à coup sûr, un rat cette fois encore était en cause. À 17 heures 20 le problème était résolu.

Une fuite de 120 tonnes d'eau polluée



Image extraite d'une émission télé de la chaîne NHK, du 8 mars. Le réservoir coloré en orange, en bas et à gauche, s'est mis à fuir. TEPCO a déjà réalisé sept de ces réservoirs (en orange et en jaune) selon le même mode de construction, il est donc possible que les autres également se mettent à fuir.

Le 6 mars, TEPCO a fait savoir par voie de presse que le réservoir souterrain de la centrale nucléaire n° 1 de Fukushima fuyait. Ce réservoir long de soixante mètres, large de cinquante trois mètres et profond de six mètres renferme treize mille tonnes d'eau polluée. La quantité totale de radioactivité émise était de sept cent dix milliards de becquerels. Le 7 mars, TEPCO a fait savoir qu'un autre des réservoirs fuyait.

Dans les réacteurs n° 1, 2 et 3, on verse chaque jour 370 mille tonnes d'eau afin de refroidir les barres nucléaires. Ensuite on retire le césium de cette eau polluée, et la réutilise en partie pour le refroidissement. On conserve le reste dans des réservoirs en vue d'une décontamination plus poussée. En outre, quatre cents tonnes d'eau sortent chaque jour de terre et deviennent polluées.

TEPCO continue de construire des réservoirs. Leur capacité totale est à présent de 325 000 tonnes, mais ils sont déjà remplis à 80%. Si TEPCO ne peut plus utiliser ces réservoirs qui fuient, elle sera confrontée à davantage encore de difficultés. Si elle n'a plus la possibilité de stocker l'eau, que fera-t-elle? Elle fait parfois allusion à son intention de la rejeter dans la mer. Les pêcheurs, bien sûr, s'y opposent et de plus ces rejets soulèveront au plan international des critiques contre le Japon et contre TEPCO. L'accident nucléaire est loin d'être terminé.

HORI JASUO – Traduction PAUL SIGNORET

Le 11 avril 2013

Je voudrais tout d'abord ajouter une explication au texte précédent :

Pour refroidir le combustible en fusion, TEPCO utilise d'énormes quantités d'eau, qui, mêlées à des substances radioactives, s'accumulent dans le fond de l'enceinte du réacteur. Une partie de cette eau est réutilisée pour le refroidissement et le reste est stocké dans des réservoirs. Mais outre cette eau de refroidissement il y a également de l'eau, provenant de sources naturelles, qui envahit les enceintes, en raison sans doute des dommages que ces dernières ont subis. Son débit est de quatre cents tonnes par jour. On a tenté d'en stopper l'arrivée par des murs, mais en vain. Et cette eau, elle aussi, devient donc radioactive.

La compagnie TEPCO stocke à présent 270 000 tonnes d'eau polluée. Il est à craindre que bientôt elle ne puisse plus le faire sur le terrain de la centrale. Elle pensait pouvoir la rejeter dans la mer, mais c'est impossible car l'ayant fait auparavant sans l'avoir annoncé, elle a été sévèrement critiquée, non seulement au Japon mais encore au plan international, en particulier par la Chine et la Corée. Quand la quantité d'eau dépassera les possibilités de stockage, que feront TEPCO et le gouvernement ? Personne n'en parle.

Il ne sera pas possible de remettre en marche beaucoup de réacteurs

Le 10 avril, l'Autorité Nucléaire de Régulation a publié une nouvelle norme pour les centrales nucléaires. Avant la remise en marche de réacteurs, les compagnies d'électricité doivent mettre ceux-ci en conformité avec la nouvelle norme.

Selon cette dernière, les mesures de sécurité suivantes devront être prises :

1.- Mesures de sécurité pour accidents graves :

1°) installations pour le refroidissement des réacteurs, camions de pompiers, ventilateurs munis de filtres.

- 2°) chambre de commande et de contrôle à distance des réacteurs.
 - 3°) salle de réunion insonorisée
 - 4°) grilles pare-feu
- 2.- mesures de sécurité contre séismes et tsunamis :
- 1°) interdiction de construire des réacteurs sur des failles
 - 2°) recherche de failles actives au cours des 400 000 années écoulées
 - 3°) anticipation du tsunami maximal
- 3.- mesures exceptionnelles pour réacteurs de plus de 40 ans :
- 1°) mise en conformité avec les nouvelles normes
 - 2°) redémarrage après contrôle spécial

À l'heure actuelle, 48 des 50 réacteurs ne fonctionnent pas. Pour mettre en oeuvre les nouvelles mesures de sécurité il faudra du temps, donc plus de la moitié des 50 réacteurs ne fonctionneront pas tout de suite. Il faudra mettre au rebut quelques vieux réacteurs.

Sans énergie atomique, nous avons assez d'électricité en été

Le 9 avril, neuf compagnies d'électricité (excepté celle d'Okinawa) ont publié leurs prévisions pour la livraison de courant cet l'été. Celles-ci font apparaître une capacité de production supérieure de 6,7% à la quantité nécessaire pour l'est du Japon et, pour le centre et l'ouest, de 6% si deux réacteurs de Ooi fonctionnent, ou de 4,9% si ces derniers ne fonctionnent pas.

Dans le passé le gouvernement avait publiquement affirmé que la Japon dépendait de l'énergie atomique à hauteur de 30%, ce qui était un pur mensonge. Pour démontrer que, sans l'énergie atomique, il y aurait pénurie de courant les compagnies avaient stoppé les centrales thermiques et hydrauliques. Le problème, c'est l'augmentation du prix du pétrole, mais beaucoup de Japonais sont prêts à accepter une augmentation des tarifs plutôt que des centrales nucléaires dangereuses.

Le souhait le plus cher d'un élève

Nombreux sont les habitants qui logeaient auprès des centrales de

Fukushima à ne pas pouvoir revenir chez eux. Et grande est leur tristesse! En témoigne le souhait de l'un des élèves réfugiés de la ville de Hirono dans celle, voisine, de Iwaki. Son poème est paru dans le journal Fukushima-Minpoo, du 1er avril 2013.

Je veux revenir dans ma ville de Hirono

Joshida Kejsuké, élève de troisième, fréquentant l'école de Hirono dans la ville de Iwaki

Je veux revenir chez moi pour jouer.
Je veux au plus tôt retrouver ma maison.
Je veux aller voir des tas d'endroits dans Hirono.
Je veux faire du vélo dans le parc de Futatsu-numa.
Je veux jouer avec mes amis. Je le veux vraiment.
Je veux m'occuper des légumes dans notre jardin.
Je veux habiter avec ma grand-mère.

Le paysage de la mer vu du haut de la colline Tsukijigaoka me plaisait beaucoup. Je veux y aller à vélo et voir la mer avec maman.

Je veux aller sur la colline Mikan-no-oka cueillir des oranges.
Je veux retrouver ces jours heureux.
Je veux aller à l'école de Hirono, au pied de ma maison.
Je veux aller en voiture jusqu'au mont Gosha-san et prendre un bain de verdure dans la forêt.
Je veux nager dans la mer de Iwasawa.
Je veux voir des matchs sur le terrain de foot de J-village.
Je veux que ma ville de Hirono s'en sorte rapidement.



Plan de la ville, face à la gare de Hirono. L'école primaire se trouve - se trouvait - entre la rue principale et l'autoroute, au nord de la gare. Vous pouvez voir le J-village en bas et à droite. Le quartier au sud de la voie ferrée a été atteint par le tsunami et de nombreuses maisons ont été endommagées.

*La ville de Hirono est située juste au sud des centrales nucléaires de Fukushima. Le gouvernement autorise maintenant les habitants à revenir chez eux, mais seul un petit nombre d'entre eux l'ont fait par crainte de la radioactivité et de la survenue de nouveaux accidents. Ce sont surtout les familles avec enfants qui ne veulent pas revenir.

À présent la municipalité a ouvert une école dans une autre ville. D'après le poème ci-dessus, cette école se trouve à Iwaki et c'est elle que fréquente le petit poète. Beaucoup de ses copains sont dispersés en divers endroits dans tout le Japon et c'est pourquoi il ne lui est plus possible maintenant de jouer avec toute la chère bande.

*Le J-village était un centre d'entraînement pour joueurs de foot-ball. C'est TEPCO qui l'avait construit et en avait fait don au district à titre de compensation pour l'installation des centrales qui, en général, ne sont pas les bienvenues. Il sert à présent de base pour la réparation des réacteurs. Les ouvriers s'y retrouvent chaque matin avant de rejoindre les centrales et

y reviennent après le travail pour un contrôle de radioactivité de leur corps. Les terrains de jeux sont utilisés comme parkings par les ouvriers et on y gare en outre les camions spécialement équipés pour la réparation.

HORI JASUO – Traduction PAUL SIGNORET

Du 1er au 3 avril 2013

Minami-Sanriku – Kesenuma – Rikuzen-Takata

Au cours des deux dernières années, j'ai beaucoup voyagé dans la région sinistrée de Toohoku, et à présent il ne me reste plus que quelques villes à visiter. Minami-Sanriku est l'une d'entre elles.

Minami-Sanriku

Le 1er avril je suis arrivé à Sendai, la ville la plus importante de la région, et de là j'ai pris le bus gratuit de l'hôtel Kanyoo. Deux heures plus tard j'étais à l'hôtel, très luxueux. Toutes les chambres font face à l'Océan Pacifique, et de là je pouvais donc jouir d'un magnifique paysage. A ma fenêtre venaient des mouettes auxquelles j'ai pu donner à manger. C'est là une façon inhabituelle mais excellente de souhaiter la bienvenue. Le prix, modique – 10 500 yens soit 105 euros – incluait un dîner et un petit déjeuner de grande classe.

J'avais trouvé cet hôtel grâce à Internet et j'avais lu ensuite une série de cinq articles, parus dans le journal Mainitshi, le 26 février, et qui avaient trait à la patronne, Mme Abe Noriko. J'étais impatient de visiter l'hôtel car ces articles m'avaient touché. Ils racontaient l'histoire suivante :

Le père de Mme Abe avait tout perdu lors du tsunami de 1960 venu du Chili, si bien que lorsqu'il envisagea de faire bâtir un hôtel, il choisit un terrain solide sur un lieu élevé. Mais quand se produisit le dernier tsunami, l'hôtel fut inondé jusqu'au deuxième étage. Il y avait à l'intérieur 350 personnes : clients, ouvriers, citoyens réfugiés de la ville. L'hôtel s'occupa d'eux tous.

Lorsque l'eau se retira, Mme Abe proposa à la ville que son hôtel serve de refuge pour des familles avec enfants et des commerçants. Elle pensait que si ces familles partaient dans d'autres villes, elles perdraient l'envie de revenir chez elles, car les enfants se seraient entretemps accoutumés à leur nouveau milieu. Et elle voulait aussi que les commerçants rouvrent rapidement leur magasin ou leur fabrique de sorte que les habitants de la ville ne fuient pas vers d'autres lieux à cause des difficultés de vie.

L'hôtel reçut ainsi 600 habitants de la ville, non pas à titre de clients mais comme concitoyens. Mme Abe organisa des séances de tricotage, des lectures à haute voix d'ouvrages pour enfants, des thés et même une classe pour des élèves,

prise en charge par des étudiants. En septembre 2011, tous les réfugiés furent dispersés dans des logements provisoires. Mme Abe créa un service de bus reliant les quartiers d'habitations provisoires, afin que ces gens puissent continuer à avoir entre eux des rapports amicaux.

Quand l'hôtel reprit son fonctionnement normal, Mme Abe, sachant que les touristes hésiteraient à venir dans les régions sinistrées, étendit son service de bus en le dotant de guides. Elle veut qu'on puisse tirer un enseignement de cette immense catastrophe, qui est sans précédent et qui ne se produit qu'une fois tous les mille ans.

Pour redonner vie à la ville, il importe d'y faire venir des gens de l'extérieur. Et c'est là le rôle de l'industrie du tourisme. Mme Abe s'est toujours réjouie d'entendre dire que le tourisme stimulait sa ville et c'est encore plus vrai aujourd'hui que cela ne l'a jamais été.

(Fin de la citation)

À mon arrivée à l'hôtel, il était moins de quatre heures, j'ai donc visité le quartier central de la ville de Minami-Sanriku, nommé Shizugawa. De l'ancienne ville, rien ne subsistait à l'exception de trois bâtiments, à savoir le bureau municipal de prévention des calamités, un hôtel de quatre étages et l'immeuble de trois étages d'une compagnie.



Le bureau municipal pour la prévention des calamités. Il était jadis blanc, il est rouge à présent et d'aspect squelettique.

De part et d'autre de ce bureau municipal, existaient auparavant des bureaux principaux, en bois et à trois étages, mais ils ont été inondés et ont disparu en un instant dans le tsunami. Sur le toit de ce bureau, quarante personnes avaient trouvé refuge mais elles ont été englouties par le raz-de-marée et seulement dix d'entre elles ont survécu. Mademoiselle Endoo Miki, qui avait averti les citoyens par haut-parleur du danger présenté par le tsunami géant, disparut en même temps que son supérieur. Beaucoup d'habitants lui savent gré de son courage.

Avant le tsunami la ville comptait 17 600 habitants (5 300 familles). 600 sont morts, 250 n'ont toujours pas été retrouvés et 3 300 familles ont perdu leur maison. Sur les 107 malades et membres du personnel de l'hôpital Shizugawa, situé juste à côté du bureau municipal, 73 ont péri. Les réfugiés logent à présent dans des maisons provisoires, dont 486 se trouvent dans la ville voisine, car ici le terrain fait défaut.



La gare entièrement détruite de Shizugawa. L'herbe pousse sur les quais.

Dans les villes sinistrées j'ai pour habitude de visiter la gare. Dans cette ville se trouvait la gare Shizugawa de la ligne de chemin de fer Kesenuma. La gare et les rails avaient disparu et les quais étaient pleins d'herbe. Beaucoup de gares le long de cette ligne ont subi de semblables dommages. La compagnie ferroviaire Le Rail Japonais du Japon Oriental en prend prétexte pour vouloir fermer cette ligne, peu rentable. On est en train de construire un couloir de bus sur l'ancienne voie ferrée, que la ligne de bus empruntera en partie. On nomme ce système BRT, non en japonais mais en anglais. Cela signifie peut-être Bus-Rapid-Transport. La compagnie cherche à tromper son monde par ce sigle anglais d'apparence moderne.

En regagnant l'hôtel, j'ai dit au chauffeur de taxi : *« Vous n'êtes sûrement pas content de perdre la ligne de chemin de fer. »* Il m'a répondu, la mine furieuse : *« La question n'est pas d'être content ou pas, c'est une question de survie. Sans train, nous ne pourrons plus vivre. Les élèves ne pourront plus aller en classe. C'est une question de droits humains. »*

Je suis allé, au-delà de la gare, visiter le quartier marchand provisoire. Trente magasins y sont ouverts. Je suis entré chez un marchand de matériel photo et j'y ai acheté deux ouvrages sur la catastrophe édités par M. Satoo, photographe dans ce magasin. Dans l'un figurent trois clichés du bureau de prévention des calamités. Le premier montre plus de trente personnes massées sur la toiture, sur le deuxième le bureau est au milieu d'une énorme vague, et sur le troisième, pris le jour suivant, on voit le bâtiment à l'état de squelette. M. Satoo écrit dans le livre : « *J'ai pour mission de continuer à photographier la ville jusqu'à sa restauration, car j'ai grandi comme photographe dans cette ville.* » En feuilletant ces livres, j'ai eu souvent des larmes qui me montaient aux yeux.

Le matin suivant j'ai fait du tourisme dans la ville avec l'un des bus de l'hôtel. Il y en avait trois grands, pleins de touristes qui avaient dormi dans l'hôtel et parmi eux des filles et des garçons en assez grand nombre. Leurs parents et grands-parents pensent que les visites de villes sinistrées sont éducatives pour ces enfants. .

Kesennuma

Le lendemain matin, je me suis rendu à Kesennuma en empruntant ce BRT. Le long de la route, les ravages du tsunami étaient partout visibles.

J'ai visité le quartier sud de la ville, qui était le plus prospère, mais il n'en reste rien à présent, hormis quelques constructions en béton.

J'ai parcouru l'endroit pour découvrir des objets qui pouvaient y rester. Ces reliques montrent plus clairement la tragédie du tsunami. J'ai trouvé là une tasse ébréchée, un fer à friser utilisé peut-être par une femme travaillant dans le bar, et une horloge dont les aiguilles s'étaient arrêtées à l'heure du raz-de-marée. J'ai rassemblé déjà beaucoup de ces objets et je les expose dans ma ville avec des photos, dans le bureau de poste voisin de chez moi.

Dans l'autre port de Kesennuma, j'ai trouvé une petite boutique de vêtements qui vient de rouvrir. Avant, c'était un magasin vaste et prospère, mais le tsunami a dépossédé de tout leur avoir le couple de propriétaires, et pourtant ils ne se sont pas avoués vaincus, mais de nouveau sont allés de l'avant. Pour se donner du courage le mari a composé ce poème.

Je ne capitulerai pas, MOI!

*Pour vraiment me tenir droit,
ne pas dépendre d'autres hommes, mais de moi,
je ne capitulerai pas, MOI!*

*Longs sont les jours sombres et sans espoir
où mon coeur s'est quasiment brisé,
mais je n'ai pas capitulé et j'avance pas à pas.
Certains se moquent de ces petits pas, mais
je ne capitulerai pas, MOI!*

*Mon pire ennemi est à coup sûr mon faible coeur.
Je me bats écrasé comme si j'étais au front
et même de mon camp on me tire dessus,
mais je vais, pas à pas,
rampant même et pas tout droit,
traversant les barbelés de ce vieux monde,
je ne capitulerai pas, MOI!*

*Il me faut du courage, pas pour me consoler,
mais seul et fier me redresser,
et quand je suis debout, même gauche et même laid,
c'est ma brave dégaine à moi.
Au diable la vieille cuirasse de prétextes usés !
Courageux et sans hésiter,
je ne capitulerai pas, MOI!*

*Aimer les siens, aimer sa ville, aimer l'humanité,
tous ces amours chacun de nous les a.
Tout rétablissement commence bien par là.
Cette chaleur de mains qui se tendent vers moi
je veux la rendre un jour par mes propres mains.*

Et pour cela, je ne capitulerai pas, MOI!

Rikuzen-Takata

En allant à Rikuzen-Takata, j'ai visité la gare de Shishiori-Karakuwa, car un grand bateau de pêche est planté devant elle. Il est là depuis deux ans. Le maire de Kesenuma veut le conserver tel, mais le propriétaire veut le démolir, peut-être pour toucher l'argent de l'assurance. Déjà ont disparu bien des témoins du raz-de-marée, donc à mon avis il serait bon de conserver celui-ci et d'en faire un musée. Les victimes veulent oublier la tragédie, mais en même temps elles redoutent que

les gens les oublient. Or ,pour se rappeler la tragédie, on a besoin d'objets concrets. Et de ce point de vue-là, ce bateau convient parfaitement.



Avant, ce quartier était couvert de maisons, mais la moitié d'entre elles ont brûlé et l'autre moitié a été démolie. Devant la gare, il ne reste rien.

Je suis arrivé auprès du “Pin du miracle et de l'espoir”, dans la ville de Rikuzen-Takata. Cet arbre était le seul des soixante dix mille pins plantés sur le front de mer qui avait survécu au tsunami, mais lui aussi a fini par mourir à cause du sol gorgé de sel. Cette mort a tant désolé les gens qu'on a décidé de conserver les restes de ce pin. Son tronc, débité en sept morceaux, a été troué en son centre et on y a introduit un axe de carbone. On a recouvert l'écorce d'un protecteur chimique et les branches ont été pourvues d'imitation d'aiguilles en matière plastique. À la veille du deuxième anniversaire, ce pin se dresse à nouveau à la place qu'il occupait avant.

Ensuite j'ai marché vers le centre-ville, mais il y avait quelque chose de bizarre. Là, se dressait encore un grand magasin pour touristes, mais un luxueux hôtel de sept étages avait disparu. Au nord s'étendaient de petits lacs, dans lesquels de nombreuses mouettes se reposaient. Au-delà se trouvaient des montagnes de déchets. Mais derrière il n'y avait plus rien. C'est pourtant là qu'auraient dû être

l'hôtel de ville et un hypermarché, mais eux aussi avaient disparu. Au cours des quatre derniers mois, le paysage avait complètement changé.



Auparavant, tous les touristes se rendaient à l'hôtel de ville et priaient pour les disparus. J'étais, moi aussi, venu là dans cette intention, mais il n'y avait plus que la terre nue. La ville s'était transformée en prairie et en lacs : un paysage d'avant la civilisation humaine.



Des mouettes au repos. Au loin, un seul bâtiment resté debout. Les vagues du tsunami avaient atteint son toit.

D'après le plan gouvernemental, une digue anti-tsunami haute de 12,50 mètres serait bâtie le long du rivage, le sol d'ici à 2018 serait surélevé de dix mètres et ce n'est qu'après que l'on reconstruirait maisons et magasins. Or cela est-il possible? Y aura-t-il des gens qui voudront loger dans un tel endroit? Des habitations sises sur un pareil sol seront-elles sûres? Les citoyens désirent retrouver le beau rivage d'antan en plantant davantage de pins qu'il n'y en avait auparavant. Si l'on bâtit une digue aussi haute, quel espace restera-t-il pour les pins? Il aura l'air bien misérable, ce "Pin du miracle", dressé tout seul auprès d'une vertigineuse digue !

En regardant ce paysage désolé, j'étais plein de tristesse. J'ai pris la résolution de revenir ici le plus souvent possible pour voir comment les citoyens, ne s'avouant pas battus, redresseront leur ville. Moi non plus je ne renoncerai pas, jusqu'à ce que je voies, dans ces villes et ces villages sinistrés, l'espoir renaître.

HORI-JASUO – Traduction PAUL SIGNORET